

## TROISIÈME ÉPOQUE.

TEMPS MODERNES.

## LIVRE PREMIER.

L'ARÉVOLUTION PROTESTANTE.

## CHAPITRE PREMIER.

LUTHER.

Les théologiens et les philosophes dont nous venons d'exposer les tendances rationalistes avaient été, comme on l'a dit, « les Réformateurs avant la Réforme. » Martin Luther (1482-1546) apparaît maintenant pour recueillir leur héritage. Sans le savoir et sans le vouloir, il va porter à la Bible les coups les plus redoutables et lui faire plus de mal que ses plus grands ennemis des siècles passés. En proclamant le libre examen, il sapera le Christianisme par la base. Le libre examen, c'est, quoi qu'on puisse dire, le rationalisme à plus ou moins longue échéance.

Tout ce qu'il y a de ferments de révolte dans le mouvement de la Renaissance, qui inspira à quelques humanistes du XVI<sup>e</sup> siècle une si folle confiance dans leurs lumières personnelles, s'était en quelque sorte amassé et accumulé dans le moine de Wittemberg<sup>1</sup>. Sans être humaniste lui-même, il personnifia toutes leurs tendances de rébellion. D'un caractère intraitable, plein de fougue et sans mesure, s'abandonnant à tous ses caprices, modifiant ses opinions selon les temps et les circonstances, mais ne doutant jamais de ses lumières et de son infaillibilité, impatient de tout joug et de tout frein, il brisa toutes les autorités, celle du pape et celle de l'empereur, celle de la tradition et celle de l'Église. Ses attaques contre les institutions et plus encore contre les personnes se distinguent par une violence inouïe et par une grossièreté de langage qui a fait rougir jusqu'à ses adeptes<sup>2</sup>. Quand il eut détruit tout ce qui pouvait lui ré-

<sup>1</sup> Sur le rôle de l'humanisme dans les commencements du protestantisme, voir J.-A. Dorner, *Histoire de la théologie protestante*, trad. Paulmier, in-8°, Paris, 1870, p. 93. — « Der Humanismus war der Johannes Baptista der kirchlichen Reformation. Erasmus peperisse ovum, Lutherum vero exclusisse, war damals eine gewöhnliche Rede. » G. Frank, *Geschichte der protestantischen Theologie*, 1862, t. I, p. 13.

<sup>2</sup> Les protestants eux-mêmes ne peuvent s'empêcher de reconnaître que Luther ne fut pas un modèle de perfection. « Luther est une de ces individualités prime-sautières qui reproduisent, pour ainsi dire, dans leur puissante organisation, les tendances, les besoins et les caractères d'une nation et d'une époque. Comme homme, il présentait bien des aspérités et bien des ombres... Il n'a jamais aspiré à réaliser la sainteté parfaite. » Dorner, *Histoire de la théologie protestante*, trad. Paulmier, p. 67. « Luther, l'homme de l'instinct, de l'intuition, représentant fidèle des aspirations populaires avec leur mélange de spontanéité grandiose, de manque de tact et d'éduca-

sister, il voulut, sur ce monceau de ruines, élever une autorité qu'il pût gouverner lui-même à sa guise; à la place de tout ce qu'il avait renversé, il mit, comme l'avait fait avant lui Wicléf (1329-1384)<sup>1</sup>, en Angleterre, la parole de Dieu, la Bible. *Gottes Wort bleibt ewiglich*, c'est-à-dire : « La Parole de Dieu demeure éternellement, » lit-on au-dessus d'un des plus anciens portraits de Luther<sup>2</sup>. Tout est là, elle est l'unique source, l'unique

tion, et d'absence de largeur dans les horizons intellectuels, etc. » *Ibid.*, p. 92. « Comment s'habituer ou se résigner aux injures violentes et grossières qu'il distribue sans cesse à ses adversaires? demande le pasteur Schwalb. En traversant ces flots de paroles bourbeuses, on se dit que les théologiens de Paris, de Louvain, de Cologne, d'Ingoldstadt, que les docteurs Eck et Emser, malgré leur scolasticisme et les faiblesses de leur caractère, n'étaient ni des ânes, ni des pourceaux, ni des diables, ni même des hommes endiables ou transdiables. Adrien VI ne méritait pas qu'on l'appelât père infernal, ni Charles-Quint qu'on lui infligeât le titre de charogne. » Luther, *ses opinions religieuses et morales*, in-8°, Strasbourg, 1866, p. 11.

<sup>1</sup> Les erreurs de Wicléf avaient été répandues en Allemagne par Jean Huss. La relation de dépendance qui existe entre les erreurs de Jean Huss et celle de Wicléf a été contestée par J. A. Helfert, *Hus und Hieronymus*, in-8°, Prague, 1853; L. Krummel, *Geschichte der böhmischen Reformation im 15. Jahrhundert*, in-8°, Gotha, 1866; E. Denis, *Huss et la guerre des Hussites*, in-8°, Paris, 1878; mais elle a été établie par G. Lechler, *J. von Wiclif und die Vorgeschichte der Reformation*, 2 in-8°, Leipzig, 1873, et surtout par J. Loserth, *Hus und Wiclif*, in-8°, Prague, 1884. Ce dernier montre par le rapprochement des textes, étudiés dans les manuscrits, que Huss a souvent reproduit Wicléf mot pour mot. Voir aussi Stevenson, *John Wiclif, his life and teaching*, dans le *Month*, août 1884; R. Buddensieg, *J. Wiclif und seine Zeit*, in-8°, Halle, 1885; Vattier, *Jean Wycliff, sa vie, ses œuvres, sa doctrine*, in-8°, Paris, 1886.

<sup>2</sup> Audin, *Histoire de Luther, Atlas*, 1846. « Portrait de Luther tel qu'il est représenté dans un de ses sermons. »

jugé de la foi, *fons et judex*, « c'est l'étoile qui nous conduit à Jésus-Christ<sup>1</sup>. »

Il pourrait sembler de prime abord que l'Écriture n'avait jamais encore remporté pareil triomphe et qu'elle allait désormais régner en unique souveraine; c'est ce que disaient les partisans de Luther, mais les faits devaient un jour démentir cruellement leurs espérances. Après avoir renversé les fondements de l'édifice, comment l'édifice aurait-il pu se tenir debout?

Les Livres Saints, il est vrai, sont la parole de Dieu, mais cette parole n'est pas vivante; elle ne peut ni s'interpréter ni se défendre elle-même; elle est livrée à toutes les aberrations humaines, s'il n'y a point une autorité toujours vigilante pour la protéger et pour en fixer le sens. Jusqu'à Luther, tous les chrétiens avaient reconnu qu'il y a deux sources de la révélation, l'Écriture et la Tradition, et que l'Église a été chargée par Jésus-Christ d'expliquer et de déterminer le sens dans lequel il faut entendre la parole de Dieu<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> « Das Wort ist der rechte Stern, der ihnen Christum wahrhaftig zeigt. » *Der erst Predigt am Tage der H. drey Könige*, 12, *Werke*, édit. Walch, t. XIII, p. 314.

<sup>2</sup> « Scripturam Sacram, pro sua altitudine, non uno eodemque sensu universi accipiunt, écrivait en 434 saint Vincent de Lérins dans son célèbre *Commonitorium*, sed ejusdem eloquia aliter atque aliter alius atque alius interpretatur... Idcirco multum necesse est propter tantos tam varii erroris anfractus, ut prophetica et apostolica interpretationis linea secundum ecclesiastici et catholici sensus normam dirigatur. » *Commonit.*, II, t. I, col. 640. — Le concile de Trente n'a fait que confirmer la croyance de tous les siècles, en disant : « Ad coercenda petulantia ingenia decernit (sacrosancta Synodus), ut nemo suæ prudentiæ innixus, in rebus fidei et morum ad

## I.

Luther commença par rejeter la tradition. Un de ses adversaires, Eck, chancelier de l'université d'Ingoldstadt, s'opposa à ses innovations dans un ouvrage intitulé : *Obélisques*. S'éclairer aux rayons de lumière qui ont illuminé l'Église depuis saint Pierre, y disait-il au moine révolté; croire aux enseignements qui se sont perpétués sans ombres et sans tache dans les écoles; suivre les pas des Docteurs, des Pères, des Pontifes les plus illustres, ce n'est pas là cacher la lumière sous le boisseau, c'est agir raisonnablement.

Luther répondit (1517) aux *Obélisques* de Jean Eck par ses *Astérisques*, — on aimait dans ce temps-là les titres singuliers : — « Eck, dit-il, est la tour de David d'où pendent mille boucliers d'autorités<sup>1</sup>... Ce n'est qu'un chaos d'opinions scolastiques, de rêveries, de vaines imaginations, où l'on ne trouve rien des Écritures, rien des Pères de l'Église, rien des sacrés canons<sup>2</sup>. » En réalité, l'auteur, qualifié par Luther de

*ædificationem doctrinæ christianæ pertinentium, Sacram Scripturam ad suos sensus contorquens contra eum sensum, quem tenuit et tenet sancta mater Ecclesia, cujus est judicare de vero sensu et interpretatione Scripturarum Sacrarum, aut etiam contra unanimem consensum Patrum ipsam Scripturam Sacram interpretari audeat, etiamsi hujusmodi interpretationes nullo usquam tempore in lucem edendæ forent.* » Sess. IV, *Decr. de edit. et usu Script.*, 5.

<sup>1</sup> *Asterisci*, XXX, *Opera*, Iéna, 1612, t. I, f. 37 b.

<sup>2</sup> « Per totum illud Obeliscorum chaos nihil Sacrarum Litterarum,

« valet de Satan<sup>1</sup>, » ne s'appuyait que sur les Pères et les Docteurs, et ce que le moine de Wittemberg rejetait dans son livre, c'était l'autorité de la tradition. Il devait être ainsi amené promptement à briser tout frein et à proclamer l'indépendance de la raison, en dehors de l'Écriture. *Gedanken sind zollfrei*, devait-il dire un jour : « Les pensées sont affranchies de la douane<sup>2</sup>. »

Luther rejeta bientôt l'autorité du Pape et des Conciles, comme celle de la tradition, sous le prétexte que l'une et l'autre étaient en contradiction avec l'Écriture, pour lui l'unique règle de foi. Il nia la primauté du Souverain Pontife à la Dispute de Leipzig<sup>3</sup> et ne cessa depuis de faire à la Papauté la guerre la plus acharnée,

nihil ecclesiasticorum Patrum, nihil Canonum, sed omnia scholasticissima, opiniosissima, meraque somnia comminiscitur. » *Asterisci*, initio, *loc. cit.*, f. 27 a. — En répondant à Dungersheim, Luther dit de l'autorité des Pères : « Ihr nur trotztet auf der Väter Stellen, da ihr doch wisset, dass ich keine gelten lasse, wo die Schrift nicht richtet. » *Luthers Antwort auf Dungersheim Triplic*, Werke, édit. Walch, t. XVIII, col. 655.

<sup>1</sup> *Epist. ad Leon. X*, 13 oct. 1520.

<sup>2</sup> Dr. Martin Luther's *sämmtlichen Werke*, 60 in-12, Erlangen, 1826-1857, t. xv, p. 53-54. Cf. p. 298. Ap. Schwalb, *Luther, ses opinions religieuses et morales*, p. 62.

<sup>3</sup> Le 5 juillet 1519. Voir *Opera latina varii argumenti*, édit. Schmidt, Francfort et Erlangen, t. III, 1866 : « De primatu Romanæ Ecclesiæ acrius certatum est. Ego primatum honoris non negavi, nec potestatis dedi, saltem jure divino... Ita fiebat, ut miser Romanæ potestatis tutor et patronus (Eccius) primatum hunc tueri non posset, nisi blasphemaret tum sacratissimum Nicenum concilium, tum ipsos pontifices. » *Resolutiones Lutheri super propositionibus Lipsiæ disputatis emendatæ*, p. 236-237. Et plus loin, *Conclusio prima*, p. 248 : « Primum determinatum illic (in Constantiensi Concilio) est, concilium esse supra papam, quod ego veris-

simum judico. » Et il défend la proposition de Jean Huss : « Papa non est jure divino super omnes Ecclesias. » *Ibid.*, p. 248-249. Voir aussi *ibid.*, p. 293-384 : *Resolutio Lutheriana super propositione XIII de potestate Papæ per auctorem locupletata*.  
<sup>1</sup> En 1524, il écrivait que le Pape n'avait pas plus le pouvoir de faire un nouvel article de foi qu'il n'avait lui-même celui de diriger le soleil et les corps célestes : « Sintemal er hie einen neuen Artikel des Glaubens aufrichtet, dess der Papst eben so viel Macht hat, als ich den Himmel und Sonnen regieren. » XII. *Wider den neuen Abgott und alten Teufel, der zu Meissen soll erhoben werden*, Werke, édit. Erlangen, t. XXIV, 1830, p. 248.

<sup>2</sup> « Bin ich darum kein Ketzler, wenn ich die Sache leugne, bis ein Concilium den Anspruch thut. » *Schriften wider Prieriatem*, 32, Werke, édit. Walch, t. XVIII, col. 137.

<sup>3</sup> *Von der Disputation zu Leipzig*, Werke, Walch, t. xv, col. 1107, 1114. Dans une de ses lettres, il dit qu'il croit plutôt à un seul homme, quand il a l'Écriture pour lui, qu'à tout un Concile, quand l'Écriture est contre ce Concile. *Briefe*, édit. de Wette, t. I, p. 311. Cf. aussi *Werke*, édit. Walch, t. XVIII, col. 868 : « Ich ihnen (tous les théologiens) die heilige Schrift vorziehe. » *Erörterungen über seine zu Leipzig in Disputiren abgehandelten Sätze*.

tire ma révérence aux Pères, et je leur préfère la Sainte Écriture<sup>1</sup>. »

Lorsque la discussion publique avec ses adversaires eut convaincu Luther que l'Église catholique reposait sur l'autorité du Pape, des Pères et des Conciles, et que c'étaient là comme autant de murailles inexpugnables, son but fut donc d'employer toutes ses forces à les renverser. Il le dit lui-même dans son écrit adressé *A la noblesse allemande sur la réforme de l'état chrétien*. Les papistes, écrit-il, se sont fortifiés en s'entourant d'une triple muraille : l'institution d'un clergé distinct des laïques ; l'infailibilité du Pape interprétant l'Écriture ; le droit du Souverain Pontife de convoquer les Conciles et de les approuver. Il demande à Dieu une des trompettes qui firent crouler les remparts de Jéricho, afin que lui aussi, par ses sons éclatants, il puisse renverser ces murs de paille et de papier<sup>2</sup>. Cette trompette de Jéricho, avec laquelle il voulait renverser le papisme, c'était le libre examen. Il résumait en 1520, dans son livre *De captivitate Babylonica Ecclesiæ*, la foi nouvelle qu'il apportait au monde, en disant : « J'affirme que ni pape, ni

<sup>1</sup> « Es ist mir leid, dass der Hr. Doctor so tief in die Schrift siehet, wie Wasserspinnen in's Wasser, ja vor ihrem Antlitz zu fliehen scheint, wie der Teufel vorm Kreuz. Darum mit aller anderweiten Ehre für die Väter, ziehe ich doch das Ansehen der heil. Schrift vor. » *Von der Disputationen zwischen Eck, Carlstad und Luthero. Werke*, Walch, t. xv, col. 1304. « Man müsse einem Layen, der die Schrift führet, mehr glauben, als dem Pabst oder Concilio, der die Schrift nicht führet. » *Von dem Streit zu Jüterbock* xi, Walch, t. xxiii, col. 1726 ; cf. col. 1717.

<sup>2</sup> *An den christlichen Adel deutscher Nation von des christlichen Standes-Besserung* (1520), in-12, Halle, 1877, p. 6-7.

évêque, ni homme au monde n'a le droit d'imposer à un chrétien une seule syllabe, si ce n'est de son libre consentement. Toute autre manière d'agir est tyrannique<sup>1</sup>. » Dans un opuscule publié la même année 1520, et intitulé *De libertate christiana*, il formula pour la première fois sans ambage le principe fondamental de protestantisme, le droit de libre examen : *Leges interpretandi verbum Dei non patior*.

De tout ce que croyait l'ancienne Église de Jésus-Christ, il ne gardait donc que la foi à la parole de Dieu. Sous prétexte d'affranchir le fidèle, il lui enlevait tout secours et tout appui, ses guides et ses chefs. Le chrétien est libre, dit-il, il n'est asservi à aucun maître<sup>2</sup>. Il acquiert sa liberté, non par le jeûne, les pèlerinages ou des actes extérieurs, mais par la parole de Dieu. Aucune puissance dans le ciel ou sur la terre ne peut l'affranchir, si ce n'est l'Évangile. L'Évangile, c'est la voix de Dieu qui s'adresse à lui et qui lui parle. Dans la fournaise, le fer prend la chaleur et l'éclat du feu ; dans la lecture de la parole de Dieu, l'âme s'en assimile toutes les vertus par sa communion avec elle. Le principe du libre examen sera donc désormais le fondement essentiel du protestan-

<sup>1</sup> « Dico itaque neque papa, neque episcopus, neque ullus hominum habet jus unius syllabæ constituendæ super christianum hominem, nisi id fiat ejusdem consensu ; quidquid aliter fit, tyrannico spiritu fit. » *De captivitate Babylonica Ecclesiæ*. Et ailleurs : « Christianis nihil ullo jure posse imponi legum, sive ab hominibus sive ab angelis, nisi quantum volunt, liberi enim sumus ab hominibus. » *Ibid.*, *Opera latina*, Iéna, 1557, t. II, p. 288 b.

<sup>2</sup> « Ein christmensch ist Herr aller Dinge, und niemanden unterworfen. » *Traité de la liberté chrétienne* (1520).

tisme<sup>1</sup>. Quand le fidèle est sûr de la doctrine qu'il a lue dans la Bible, il devient le juge des anges mêmes, son jugement n'est plus le sien propre, mais celui de Dieu<sup>2</sup>. En effet, « le Christ nous instruit intérieurement dans le cœur et fait tout ce que ferait un prêtre<sup>3</sup>. »

A la diète de Worms, le 18 avril 1521, Luther déclara maintenir toutes les propositions qu'il avait avancées jusqu'alors et ne pouvoir se rendre qu'au témoignage de l'Écriture ou de sa raison, sans tenir aucun compte des

<sup>1</sup> « Multis Scripturæ locis admonemur... ut propriæ quisque pro se salutis rationem habens, certus sit, quid credat et sequatur, ac iudex liberrimus sit omnium, qui docent eum, intus a Deo solo doctus... Doceat ergo quisquis quod docet, tibi videndum est, tuo summo periculo aut commodo, quid credas. » *Opera lat.*, t. II, p. 552. Dans un autre endroit, expliquant Deut., XIII, 1-3, il dit : « Hic vide unicuique mandari jus judicandi doctrinas etiam legitimorum Prophetarum. » *Ibid.*, t. III, p. 109. Cf. *Werke*, édit. Walch, t. VIII, col. 1030-1033 et passim.

<sup>2</sup> « Sintemal ich [meiner Lehre] gewiss bin, will ich durch sie, euer, und auch der Engel, wie sanct Paulus spricht, Richter sein, dass, wer meine Lehre nicht annimmt, dass der nicht möge selig werden. Denn sie ist Gottes, und nicht mein; darum ist mein Gericht auch Gottes, und nicht mein. » *Wider den falsch genannten geistlichen Stand des Pabstes und der Bischöffe*, *Werke*, Walch, t. XIX, col. 838-839. Cf. col. 735.

<sup>3</sup> « Christus... lehret uns innwendig im Herzen, und thut alles was ein Priester thun soll. » *Von den Pabsthum zu Rom*, 63. *Werke*, Walch, t. XVIII, col. 1228. Luther, en voulant que personne ne s'interpose entre la Bible et le chrétien, oublie qu'il y a toujours cependant quelqu'un. Un ministre protestant contemporain, M. Bost, parlant d'un pasteur fanatique qui ne veut pas écouter les hommes, mais la Bible seule, dit : « Sans doute, c'eût été parfait, s'il avait pu n'entendre que la Bible; mais en lisant la Bible, il la lisait toujours en compagnie d'un homme, et cet homme, c'était lui-même. » Dans Martin, *Lardonisme et Irvingisme* (*Bulletin de l'œuvre de saint François de Sales*, janvier 1864, p. 20).

définitions des papes et des conciles<sup>1</sup>. Désormais la rupture était complète et définitive, tout lien était brisé entre lui et l'Église catholique; une nouvelle hérésie était fondée; elle allait, pendant des siècles, exercer ses ravages, et l'un de ses plus funestes résultats devait être d'arracher un jour, comme nous le verrons, du cœur des sectateurs de l'hérésiarque, la foi à cette Écriture divine dont il voulait faire le seul fondement de la religion nouvelle.

<sup>1</sup> « Nisi convictus fuero testimoniis Scripturarum aut ratione evidente (nam neque Papæ neque conciliis solis credo, cum constet eos errasse sæpius et sibi ipsis contradixisse), victus sum Scripturis a me adductis captaque est conscientia in verbis Dei, revocare neque possum neque volo quidquam, cum contra conscientiam agere neque tutum sit neque integrum. » *Opera latina*, t. II, p. 414. — Cf. *Von den mit Tetzeln gewechselten Schriften*, 39, Walch, t. XVIII, col. 576. Voir aussi J. Elter, *Luther und der Wormser Reichstag*, in-8°, Bonn, 1886, p. 62-72.

## II.

Après avoir établi que la Bible devait être l'unique source de la croyance protestante, après avoir enseigné que chaque chrétien devait se former à lui-même son *credo*, il était nécessaire d'appliquer ces principes et de fournir à tous les moyens d'aller puiser à cette source de vie, en leur mettant entre les mains le livre sacré, de sorte que le dernier des Allemands pût y lire ce qu'il devait croire; il fallait, en un mot, traduire l'Écriture en langue vulgaire<sup>1</sup>, puisque la masse du peuple ne comprenait ni l'hébreu original, ni la version latine de la Vulgate. C'est ce qu'entreprit Luther et ce qui contribua le plus au succès de son hérésie. On peut dire que sa traduction de la Bible fut de beaucoup son œuvre la plus importante.

Mis au ban de l'empire, à la suite de son refus de

<sup>1</sup> Il existait déjà, du reste, des traductions de la Bible en langue allemande et Luther les mit à profit pour l'exécution de son propre travail. Voir G. W. Hopf, *Würdigung der lutherischen Bibelverdeutschung*, in-8°, Nuremberg, 1847; Riehm, *Luther als Bibelübersetzer*, dans les *Theologische Studien und Kritiken*, 1884, Heft. 2; W. L. Krafft, *Ueber die deutsche Bibel vor Luther*, in-4°, Bonn, 1883; Stamminger, *Literarische Rundschau*, 15 février 1884, col. 117; Fr. Jostes, *Die Waldenser und die vorlutherische deutsche Bibelübersetzung*, in-8°, Münster, 1885; L. Keller, *Die Waldenser und die deutsche Bibelübersetzungen*, in-8°, Leipzig, 1886; H. Haupt, *Die deutsche Bibelübersetzung der mittelalterlichen Waldenser in dem Codex Teplensis* (ce *Codex* a été publié en trois parties à Augsbourg en 1881-1884), in-8°, Wurzburg, 1885, etc.

rétractation, et retiré à la Wartbourg, qu'il appela son île de Patmos, l'hérésiarque se mit résolument à l'œuvre et commença ce grand travail par la traduction du Nouveau Testament, afin qu'il devint, disait-il, « le pain quotidien des âmes affamées. » Il espérait, répétait-il souvent plus tard, que « lorsque la Bible serait entre les mains de tout le monde, les hommes cesseraient d'écrire tant de livres et que la parole de Dieu leur suffirait<sup>1</sup>. » Luther, on le voit, n'était pas prophète. Il ne se trompa point cependant en présumant que sa version de la Bible contribuerait puissamment à la diffusion de ses doctrines. Son but était de parler au peuple, il y réussit. Il écarta de parti pris les mots usités seulement dans les châteaux et à la cour; sa règle fut de s'exprimer comme la mère dans sa maison, les enfants dans les rues, les gens du commun quand ils traitent de leurs affaires; il choisit les tournures les plus conformes au génie de sa langue, les plus familières à ses lecteurs; il parla, en un mot, un langage simple et populaire, et en travaillant à être compris de tous, il parvint à élever un véritable monument littéraire et à créer une littérature nationale<sup>2</sup>. « Avec Luther la langue allemande fait

<sup>1</sup> J. Köstlin, *Martin Luther, sein Leben und seine Schriften*, Elberfeld, 1875, t. I, p. 600. Voir *ibid.*, sur la traduction de la Bible par Luther, p. 489-495; 600-612; t. II, p. 154; 158-160; 202; 248; 293-296; 428; 574-575. Cf. Ed. Reuss, *Geschichte der heiligen Schriften Neuen Testaments*, 5<sup>e</sup> édit., 1874, § 470-472, p. 210-212.

<sup>2</sup> Luther écrivait mal en latin. Il est bien inférieur, sous ce rapport, à Érasme et à Calvin. Les pages correctes sont en petit nombre dans ses écrits latins; les solécismes et les barbarismes n'y sont pas rares. On y lit, par exemple : *pœnitemus*, *tædeo*, *iraxit*,

pour la première fois preuve de cette flexibilité, de cette souplesse qui s'adaptera aux mille nuances des idiomes les plus divers. La majesté et la familiarité de la Genèse, l'inspiration lyrique des psaumes, la forme brève, concise, parfois énigmatique des livres sapientiaux, la suavité des récits de l'Évangile y sont rendus avec un égal bonheur<sup>1</sup>. » La traduction de Luther n'est point littérale. Il modifie la phrase grecque ou hébraïque, toutes les fois que le génie de la langue allemande lui paraît l'exiger, il y intercale quelques mots, le plus souvent sans portée, quelquefois fort graves, destinés à propager ses erreurs<sup>2</sup>.

*iracere*, etc. En revanche, il était vraiment un maître dans la langue allemande et son talent littéraire ne contribua pas peu aux succès de ses innovations.

<sup>1</sup> G. A. Heinrich, *Histoire de la littérature allemande*, 1870, t. 1, p. 460. — Au sujet de l'influence qu'a exercée Luther sur la langue allemande par sa traduction de la Bible, voir P. Pietsch, *Martin Luther und die hochdeutsche Schriftsprachen*, in-8°, Breslau, 1883, p. 42 et passim.

<sup>2</sup> L'altération la plus sérieuse et la plus connue de ce genre est l'introduction du mot *allein*, « seul, seulement, » dans Rom., III, 28 : « Wir halten, dass der Mensch gerecht werde ohne des Gesetzes Werke allein durch den Glauben. » *Arbitramur enim justificari hominem per fidem sine operibus legis*, porte le texte. Luther, en ajoutant le mot « seulement » (par la foi), a attribué à saint Paul son erreur capitale de la justification de l'homme par la foi seule, sans les œuvres (J. F. von Meyer et Stier ont retranché le mot « allein » dans leur édition révisée de la Bible de Luther, Francfort, 1819, mais les éditions ordinaires l'ont conservé). — Emser publia en 1523 une critique de la traduction du Nouveau Testament de Luther, dans laquelle il releva quatorze cents fautes et hérésies. Une grande partie de ces fautes est sans importance, mais les protestants eux-mêmes sont obligés de reconnaître que les reproches d'Emser sont fondés sur plusieurs points. Bunsen a constaté dans la Bible de

Son œuvre ne lui coûta pas moins de douze années de travail, malgré les nombreux collaborateurs qui lui prêtèrent leur concours. Il publia d'abord la traduction du Nouveau Testament (1522)<sup>1</sup> et puis successivement, par parties, celle de l'Ancien Testament (1523-1534). Cette dernière lui donna des peines infinies. Il écrivait à Link : « Mon Dieu, quel travail gigantesque et fatigant, de forcer les écrivains hébreux à parler teuton. Ils se révoltent, ils ne veulent point quitter leur hébreu pour s'exprimer en barbare allemand ; c'est comme si l'on voulait forcer le rossignol à abandonner son chant mélodieux pour imiter le coucou et faire entendre son cri monotone et abhorré<sup>2</sup>. » Il ne cessa point d'ailleurs

Luther trois mille passages qui auraient besoin d'être corrigés. F. Nippold, *Chr. Carl Josias Frhr. von Bunsen*, [3] in-8°, Leipzig, 1871, t. III, p. 483. W. Grimm avoue que la connaissance que Luther avait de l'hébreu et même du grec était très imparfaite et qu'il a plus d'une fois traduit d'une manière tout à fait arbitraire, *Kurzgefasste Geschichte der lutherischen Bibelübersetzung*, in-8°, Iéna, 1884, p. 35-36.

<sup>1</sup> La traduction du Nouveau Testament fut publiée in-f°, en 1522, avec ce simple titre : *Das neue Testament, Deutsch, Vvittenberg*, sans indication du traducteur, sans nom d'imprimeur et sans date. Cette édition a été reproduite par la phototypie, à l'occasion du centenaire de Luther : *Die Septemberbibel (Deutsche Drucke älterer Zeit in Nachbildungen von W. Scherer)*, in-4°, Berlin, 1883. La première édition est appelée *Septemberbibel*, parce qu'elle parut au mois de septembre 1522, pour la distinguer de la *Dezembersausgabe*, qui fut publiée en décembre 1522.

<sup>2</sup> « Mein Gott, was ist für ein grosses und mühsames Werk die hebräischen Schriftsteller zwingen, dass sie deutsch reden ; wie sträuben sie sich, ihr Hebräisch zu verlassen und das barbarische Deutsch nachzuahmen, als wollte man die Nachtigall zwingen, dass sie von ihren feinen Melodie lasse und den Kuckuk nachahme, dessen einförmigen Ton sie verwünscht. »

jusqu'à la fin de sa vie de revoir et de corriger sa version<sup>1</sup>.

Elle eut un succès inouï. Les éditions se multiplièrent et les exemplaires se répandirent à profusion dans toute l'Allemagne. Les gens du peuple étaient fiers d'être érigés en juges de la foi; cette sorte d'application du suffrage universel, dans le domaine de la religion, les flattait et leur plaisait; sous prétexte de réforme, on lâchait la bride aux passions; on usa et l'on abusa des principes du libre examen.

Toutefois, si flatter les mauvais penchants de la populace est facile et commode, prévenir les excès auxquels on la pousse ainsi à s'abandonner est ordinairement malaisé et souvent impossible. En mettant indistinctement la Bible entre les mains de tout le monde, sans le contrôle d'aucune autorité, n'est-ce pas l'exposer à toutes les profanations, comme aux interprétations les plus funestes et les plus dangereuses? Luther, avec son esprit tranchant et dominateur, niait toutes les difficultés qu'il ne pouvait résoudre; il fermait les yeux, afin de ne point voir les obstacles qui se dressaient sur ses pas. Pour qu'on pût appliquer sans danger le principe du libre examen, il serait évidemment nécessaire que la Bible fût

<sup>1</sup> La première édition complète de la Bible fut publiée sous ce titre : *Biblia, das ist, die gantze heilige Schrift, Deusch. Mart. Luth. Wittenberg.* — MDXXXIV. Luther revit complètement sa traduction de 1539 à 1541. Cette édition, considérablement modifiée, parut en 1541. Il fit aussi des modifications nouvelles dans les éditions de 1543 et de 1545. Celle-ci est la dernière qui ait paru de son vivant. — Voir W. Grimm, *Kurzgefasste Geschichte der lutherischen Bibelübersetzung*, in-8°, Iéna, 1884, p. 7 et suiv.

à la portée de tous, intelligible pour tous; il faudrait, de plus, qu'elle ne pût pas être mal comprise ou mal interprétée par ceux qui la lisent avec droiture. En réalité, l'Écriture contient des passages obscurs, *difficilia intellectu*, comme s'exprime saint Pierre au sujet des Épîtres de saint Paul<sup>1</sup>. Une autorité est nécessaire pour décider de quelle manière on doit entendre le texte des lois ou du code. Il en est de même pour les Livres Saints. Luther n'admet point l'obscurité, afin de se passer de l'autorité. « C'est impudence et blasphème, écrit-il, de prétendre que l'Écriture est obscure<sup>2</sup>. » « Elle est claire comme le soleil, et c'est à sa seule lumière que s'éclaireraient tous les docteurs<sup>3</sup>. » Les faits démentent tous les jours ces affirmations audacieuses. Les hérésies les plus contradictoires ont cherché dans tous les temps à s'appuyer sur la Bible, en l'expliquant à leur manière. Livrer la parole sainte à l'interprétation individuelle, c'est la livrer à l'arbitraire et au caprice. L'histoire même des fondateurs de la prétendue Réforme nous en fournit la preuve. Luther a constamment varié dans sa doctrine, de l'aveu des protestants eux-mêmes<sup>4</sup>. Il modifiait ses

<sup>1</sup> II Pet., III, 16.

<sup>2</sup> « Impudens et blasphema illa vox, Scripturas esse obscuras. » *Opera lat.*, t. III, p. 178.

<sup>3</sup> « Darum ist zu wissen, dass die Schrift ohne alle Glosse ist die Sonne und ganzes Licht von welcher alle Lehrer ihr Licht empfangen; und nit wiederum. » *Antwort auf das überchristliche Buch des Bocks Emsers, Werke*, édit. Walch, t. XVIII, col. 1584. Et plus loin, col. 1602 : « Der heilige Geist ist der allereinfältigste Schreiber. »

<sup>4</sup> G. Frank, *Geschichte der protestantischen Theologie*, t. I, p. 20-21.